

**DES ALTÉRITÉS... *DÉSORIENTALE*, DE NÉGAR DJAVADI
ET *GARÇON MANQUÉ* DE NINA BOURAOUI**

Gwenaëlle Ledot
Université de Caen Normandie, France

**LIVING ANOTHER LIFE – OTHERNESS IN *DÉSORIENTALE* BY
NÉGAR DJAVADI and *GARÇON MANQUÉ* BY NINA BOURAOUI**

Gwenaëlle Ledot,
University of Caen, Normandy, France

Djavadi's novel *Désorientale* was inspired by her life as an Iranian exiled with her family to France after Khomeini's rise to power. Putting different forms of "otherness" in perspective is the driving force of the book, where exile and the pain of living in an "other" language are paired with a growing feeling of "otherness" in gender. Similarly, this otherness is affirmed in Nina Bouraoui's work *Garçon Manqué* as a type of generative concept whereby the author, born to a French mother and Algerian father, describes what she names her "disability". Moving beyond the concept of "division," which establishes itself in the two texts, writing builds a framework to overcome the chaos of reality.

Key words: NÉGAR DJAVADI, Nina Bouraoui, otherness, identity, division, exile

Le roman de Négar Djavadi est largement inspiré de sa vie d'Iranienne, exilée en France avec sa famille après l'arrivée au pouvoir de Khomeini. La mise en perspective de différentes formes d'altérités est le moteur du roman : l'exil et la douleur d'habiter une langue « autre » n'excluent pas des interrogations plus personnelles : distance avec le père (idéologue absorbé par la politique) et perception croissante d'une altérité de genre qui conduit Kimiâ (double fictionnel de l'auteure) à s'interroger sur son identité en construction. De même, l'Altérité s'affirme dans l'œuvre de Nina Bouraoui en tant que concept générateur : l'auteure, de mère française et de père algérien, décrit dans un récit autobiographique, *Garçon manqué*, ce qu'elle nomme son « invalidité » : « Ne pas choisir

c'est être dans l'errance » (Bouraoui 2000: 35). L'image de la fracture éclaire ces interrogations relatives à l'identité et l'altérité, qui traversent dans les deux textes la question du lieu et la question de la langue. Face à ces déchirements, l'écriture va imposer son ordre propre.

Identité, altérité et fractures

Comme le montre Ottmar Ette dans un article consacré à Amin Maalouf, le concept d'exil est mis en relation de manière quasi systématique avec la question de l'identité et, très souvent, l'explication va « dans le sens des identités "multiples", "complexes" ou "hybrides" » (Ette 2010: 312). L'une des originalités de Maalouf est précisément de refuser tout ce qui pourrait effriter la stabilité du concept ; il prétend au contraire à un concept d'identité positif et porteur de sens, évitant « les mécanismes d'exclusion du *ni-ni* qui accompagne souvent la détermination de l'identité » (*Ibid.*: 312). Chez nos auteures, la quête identitaire peut, en soi, être lue de deux manières différentes, sous l'angle de la pluralité ou au contraire de la fragmentation : la notion de pluralité serait « positivement connotée », le moi perçu alors comme « multiple, nuancé, malléable » (Persson 2010: 15). La notion de fragmentation porte quant à elle une connotation négative : « le moi est brisé, manque de cohésion, s'éparpille, subit la division en tant que perte » (*Ibid.*: 15). Il est parfois difficile d'en faire le départ dans l'œuvre de Nina Bouraoui, dans la mesure où « ces deux perspectives [sont] visibles simultanément dans le récit » (*ibid.*: 16) ; néanmoins, de nombreux passages de *Garçon manqué* confirment que la perception d'une fragmentation semble assez nettement emporter la partie : « Ne pas être algérienne. Ne pas être française. C'est une force contre les autres. Je suis indéfinie. C'est une guerre contre le monde » (Bouraoui 2000: 35). De fait, cette fracture est décrite inlassablement par l'auteure, sur un mode souvent agonistique (qui n'est pas sans relation avec le contexte historique et géopolitique des tensions postcoloniales entre la France et l'Algérie) : « Mon visage algérien. Ma voix française. J'ai l'ombre de ma lumière. Je suis l'une contre l'autre. J'ai deux éléments, agressifs. Deux jalousies qui se dévorent » (*Ibid.*: 35). Le regard des autres se fait vecteur d'une radicalisation des oppositions : « Certains professeurs nous placent à droite de leur classe. Opposés aux vrais Français. Aux enfants de coopérants. Le professeur d'arabe nous place à gauche de sa classe. Opposés aux vrais Algériens » (*Ibid.*: 35-36).

Dans *Désorientale*, c'est le regard des Français natifs posé sur la narratrice iranienne Kimiâ qui signale une béance de l'être : « Croyez-moi, personne ne rate l'étranger. Personne ne résiste au plaisir poisseux de gratter

là où il y a différence. La langue est assurément le moyen le plus facile de le coincer, de l'enserrer, jusqu'à ce que sa façade de normalité acquise de longue lutte craquelle et pendouille sur son corps embarrassé » (Djavadi 2016: 120). L'image de l'écorché qui s'impose dans ces lignes révèle une imposture de l'être, imposture co-construite par l'Autre : le Français natif désigne et souligne la non-coïncidence de l'exilé par rapport à lui-même, découvrant une « seconde peau », symptôme d'une dissociation interne. Ce regard de l'autre manifeste également une non-reconnaissance (par méconnaissance) de l'identité de la narratrice, ou tout au moins de ce qu'elle pourrait reconnaître comme son identité : « Long silence dans lequel je voyais dans les yeux de mon interlocuteur que son Iran à lui était situé quelque part entre l'Arabie saoudite et le Hezbollah libanais, une contrée imaginaire d'intégristes musulmans dont je devenais soudain la représentante » (Djavadi *op. cit.*: 120). La révélation de son identité originelle d'Iranienne, bien loin de permettre à Kimiâ de se définir aux yeux de son interlocuteur, lui attribue au contraire un Ailleurs qu'elle ne reconnaît pas comme sien, constitué d'images partiellement fantasmées : la narratrice est, de manière irréductible, désignée comme Autre.

Le vécu de l'identité/altérité impose donc majoritairement dans les deux textes des images de rupture et de dissociation. N. Djavadi expose une conception très particulière du processus social qu'on nomme d'ordinaire l'intégration, vécue chez elle sur le mode de la désintégration : « Car, pour s'intégrer à une culture, il faut, je vous le certifie, se désintégrer d'abord, du moins partiellement, de la sienne. Se désunir, se désagréger, se dissocier » (*Ibid.*: 114).

La « désorientalisation » programmée par le titre du roman s'opère donc par la rupture avec soi-même ; les différences socio-culturelles se résolvent chez Djavadi en un choix qui annihile une part de son identité, lorsque l'enfant iranienne devient, par et dans l'exil, parisienne : « J'agis comme cela moi aussi. Je me rétracte à l'approche d'inconnus ; je me contente d'un bonjour murmuré quand je rencontre un voisin. L'enfant volubile et liante que j'étais est devenue une adulte parisienne avec un visage fermé chaque fois qu'elle sort de chez elle » (*Ibid.*: 53-54). Devenant française dans son rapport aux autres, la narratrice semble transformer *de facto* et simultanément la relation à l'espace autour d'elle. L'image de la cassure ou de la fracture constitue ainsi, et de multiples points de vue, une matrice dans la production des deux textes.

Fractures géographiques

Dans ce corpus, le vécu de l'altérité passe également par les mutations de la notion de « lieu » : la notion d'exil implique en effet « l'éloignement du lieu natal vers un lieu *autre* » ; « L'individu quitte ce qui est pour lui un "centre" affectif pour aller vers ce qui est pour lui "autre", "étranger", donc mentalement et affectivement périphérique » (Roche 2010: 229). La famille de Kimiâ traverse les montagnes du Kurdistan puis la Turquie pour gagner l'Europe, et ce transfert géographique catalyse les angoisses d'une identité fragilisée : « ses diatribes¹ sur la perte de l'identité turque étaient une façon détournée de nous mettre en garde contre la nôtre » (Djavadi *op. cit.*: 255). Le lieu géographique devient le reflet de l'identité écartelée des individus : « Il faut dire qu'à mon aversion pour la France s'ajoutait la déception de quitter Istanbul. J'avais commencé à aimer cette ville, écartelée comme nous entre deux continents » (*Ibid.*: 254). Cet écartèlement a pour conséquence une dissociation psychique, décrite par la narratrice comme une aliénation, au sens littéral : « Je pense que c'est quelque part dans les airs, entre Istanbul et Paris, que j'ai attrapé cette maladie que dans mon lexique personnel j'appelle la "maladie du G.I.". Comme si d'un coup, sans raison objective/tangible, la porte entre moi et mes émotions se refermait, me coupant l'accès à moi-même » (*Ibid.*: 263).

C'est une logique géographique binaire qui s'impose dans *Garçon manqué* : « Alger et Rennes sont bien entendu les deux villes principales dans la vie de Nina, ses deux lieux de naissance, l'un symbolique, l'autre officiel » (Persson 2010: 16). L'opposition entre la France et l'Algérie, ressassée dans le texte qu'elle structure (en deux grandes parties), s'imprime sur le corps même de Nina :

Les Algériens ne me voient pas. Les Français ne comprennent pas. Je construis un mur contre les autres. Les autres. Leurs lèvres. Leurs yeux qui cherchent sur mon corps une trace de ma mère, un signe de mon père. "Elle a le sourire de Maryvonne." "Elle a les gestes de Rachid." Être séparée toujours de l'un et de l'autre. Porter une identité de fracture. Se penser en deux parties. À qui je ressemble le plus ? Qui a gagné sur moi ? Sur ma voix ? Sur mon visage ? Sur mon corps qui avance ? La France ou l'Algérie ? (Bouraoui 2000: 21).

¹ La mère de Kimiâ, Sara, s'adresse à ses filles pour les mettre en garde contre une possible dissolution de l'identité.

Ce tiraillement décrit et réécrit sans relâche par l'auteure aboutit à l'annihilation du lieu, traduite par l'usage insistant de la négation : « Je ne sais pas si je suis chez moi, ici, en France. Je ne le saurai jamais d'ailleurs. Ni à Rennes, ni à Saint-Malo, ni à Paris. Je ne sais pas si je suis chez moi en Algérie. Je ne le vérifierai jamais » (*Ibid.*: 160-161).

Si la binarité des lieux est moins systématique dans le texte de Djavadi, certaines pages renvoient cependant à une opposition à la fois géographique, culturelle et historique : le début du récit confronte ainsi le « lieu » de la narratrice, inscrit dans un contexte contemporain (l'hôpital parisien Cochin où elle attend une procédure d'insémination artificielle) et le lieu des origines de la famille Sadr (le Mazandaran et ses montagnes, où le patriarche polygame qui est l'aïeul de la famille vit avec ses cinquante-deux épouses et ses – littéralement – innombrables enfants...). Mais malgré la partition du récit en « face A » et Face B »², ce n'est pas le mode binaire qui prévaut dans ce roman, où les lieux vont plutôt se déployer de manière extensive : selon la trajectoire de l'exil collectif, tout d'abord – qui conduira la famille de l'Iran à la Turquie et de la Turquie à la France – puis suivant l'exil individuel et « intérieur »³ de Kimiâ, qui va chercher son identité en dehors du cercle familial (en quittant Paris pour la Belgique et en rompant brutalement avec ses proches). Quant à N. Bouraoui, c'est dans un « ailleurs tiers » qu'elle pourra, *in fine*, affirmer son identité : « Longtemps après, j'effacerai la séparation. Par mes voyages. Sur les traces de mon père. À Boston. À Cape Cod. À Provincetown. Longtemps après je me sentirai enfin chez moi. Loin d'Alger. Loin de Rennes⁴. Sous les arbres immenses du New Hampshire » (Bouraoui *op. cit.*: 53). Quel sens donner à l'émergence de ce « nouvel Ailleurs » dans le texte ? N. Bouraoui, qui refuse son identité française, pose d'abord un énoncé provocateur (« je deviens algérien »), où l'adjectif masculin s'impose à l'écriture. Pour confirmer cette identité oscillant entre deux genres, elle choisit l'Ailleurs, représenté par un lieu extérieur à la binarité franco-algérienne qui la déchire: les États-Unis. Cet autre lieu lui permet d'affirmer, loin de l'Algérie et de la France, l'identité qu'elle est en train de construire. L'Ailleurs-tiers permet ainsi à Nina de dépasser « l'Autre » et les fractures générées par l'altérité.

² Face B à partir de la page 235, inaugurée par les souvenirs de la mère de Kimiâ, et dont le premier chapitre est intitulé « désorientale ».

³ Sur cette question des différentes acceptions du mot « exil », voir Jean-Pierre Morel, « Penser l'exil, écrire l'exil » (Morel 2010 : 11-20).

⁴ Ville de Bretagne, en France.

Car, très logiquement, la quête d'un lieu « à soi » est inséparable des errances de l'identité, thématiques en épigraphe de l'ouvrage de Djavadi : « *One day there'll be a place for us / A place called home. PJ Harvey* » (Djavadi *op. cit.* n. p.). En première lecture, cet énoncé entre en résonance avec le titre de l'ouvrage « Désorientale » et souligne le déplacement d'une exilée ; le chapitre inaugural conforte cette hypothèse, puisque la première page est consacrée également à la question du lieu – un lieu urbain spécifique, l'escalator, que Darius Sadr, le père de l'héroïne, refuse d'utiliser : « L'escalator, c'est pour eux »⁵ (*Ibid.*: 9). Le lieu possible se trouve confisqué par la volonté même de l'exilé, qui ne s'y sent pas légitime. En outre, la citation de la chanteuse PJ Harvey fait signe vers la question du genre et de l'homosexualité : la recherche d'un lieu « à soi » est rendue plus complexe par ces problématiques qui concernent la narratrice de Djavadi.

Fractures linguistiques

Parmi les fractures identifiables dans les textes, la langue s'impose également comme un lieu divisé : « La langue est le symbole des deux écueils entre lesquels l'exilé doit naviguer : soit la fossilisation dans un passé perdu, soit la transformation progressive sous les à-coups de la langue du pays d'accueil » (Roche 2010: 234). Même si les situations des deux écrivaines sont bien distinctes à cet égard, dans la mesure où le français est la langue maternelle de la franco-algérienne N. Bouraoui, et langue seconde pour Djavadi, elles font état toutes les deux d'une parole mêlée : « Je parle avec des mots d'arabe intégré à ma langue maternelle. Des incursions. Je ferme mes phrases par *hachma* » (Bouraoui *op. cit.*: 20-22). A. Roche souligne à ce propos que « l'usage de mots non-traduits est important pour signifier la différence » et « installe la distance linguistique comme sujet même du texte » (Roche *op. cit.*: 237). L'usage qu'en fait Djavadi mérite d'être observé avec attention. Elle utilise peu de mots persans⁶, mais transcrit assez régulièrement des mots français prononcés à

⁵ « Eux » désigne ici les natifs du pays.

⁶ Il s'agit en général de décrire des réalités culturelles spécifiques: aux pages 20 et 21, il est question par exemple des habitations du Mazandaran nommées birouni et andarouni, respectivement réservées aux hommes et aux femmes. Les mots s'accompagnent parfois d'une définition « Puis Leïli met le riz à cuire dans l'autocuiseur et lance le ghaymeh (plat à base de viande, de pois cassés et d'une sauce relevée de multiples épices). Le ghaymeh est une spécialité de Qazvin, et donc de la famille Sadr » (Djavadi *op. cit.*: 338).

la manière iranienne : « Galeries Lafayette (prononcé *Gâlori Lâfâyed*) à Paris (*Pârisse*) » (Djavadi *op. cit.*: 29) ; plus souvent encore des mots français adaptés par les Iraniens : « Sara était : grande (1m72), mince (57 kilos), un corps *SophiaLoreni*, comme on disait à Téhéran » (*Ibid.*: 32). Ce phénomène participe, nous semble-t-il, de ce qu'Anne Roche nomme le « tuilage » (*overlap*), dans une variation linguistique qui se fait métonymique de la différence culturelle (Roche, *op. cit.*: 238). Ce mélange dont la narratrice rend compte tend à confirmer une idée à laquelle elle tient, mais qui sera remise en question par maints Français natifs rencontrés plus tard, à savoir la proximité des Iraniens de son entourage avec le monde occidental : « Je sais combien il vous est difficile d'imaginer cet Iran-là. Cet Iran où les filles portent les cheveux courts et les garçons les cheveux longs (*MickJaggeri*) ou bien mi-courts (*Beatli*) » (Djavadi *op. cit.*: 175).

En dépit de cette proximité dépeinte par Djavadi, le rapport à la langue apparaît chez nos deux auteures source de conflit et générateur de failles intérieures, voire de désordre existentiel. Bouraoui fait état d'une division intime dans son rapport aux deux langues, l'une se déployant dans le champ de la communication, l'autre dans un vécu émotionnel et physique :

Je parle en français. Uniquement. Je rêve en français. Uniquement. J'écrirai en français. Uniquement. La langue arabe est un son, un chant, une voix. Que je retiens. Que je sens. Mais que je ne sais pas. La langue arabe est une émotion. L'Algérie n'est pas dans ma langue. Elle est dans mon corps. (Bouraoui *op. cit.*: 171).

Cette description, récurrente, insistante, est à rapprocher des analyses menées par C. Douzou dans un article consacré à l'œuvre d'écrivains « venus d'ailleurs », parmi lesquels N. Bouraoui: « La pluralité linguistique peut être vécue comme un conflit identitaire, qui s'apaise parfois. Le bilingue, voire le polyglotte, tendent à considérer qu'à chaque langue correspond un fonctionnement différent de son être »⁷ (Douzou 2012: 108).

Le rapport de N. Djavadi à la langue française est marqué par la notion de conflit, conflit avec une langue que sa famille lui impose comme langue de scolarité et qu'elle rejette : « Contrairement à mes sœurs, je n'aimais pas le français, langue que je trouvais alambiquée/ampoulée et

⁷ *Mutatis mutandis* dans le cas de Bouraoui qui, comme nous l'avons expliqué, n'est pas bilingue, même si elle décrit longuement sa relation forte aux langues arabe et française.

avec laquelle je refusais de nouer le moindre contact en dehors de l'école. Je ne touchais pas aux livres de la Bibliothèque Rose et Verte, hérités de mes sœurs et soigneusement alignés par Sara sur l'étagère fixée au-dessus de mon lit. [...] À vrai dire, ce n'est pas le français que je rejetais, mais l'obligation tacite, partagée par les élèves iraniens du lycée Razi, issus des castes élevées et pour certains outrageusement riches, de le considérer comme supérieur au persan » (Djavadi *op. cit.*: 40).

L'altérité naît à la croisée des lieux, du temps et de la langue : la narratrice voit émerger en elle « une autre Kimiâ, née le soir du 17 avril 1981, au moment où l'avion d'Air France s'est posé sur le sol de l'aéroport d'Orly » (*ibid.*: 262-263) : la translation géographique est inséparable de la transition temporelle (l'année 1981, marquée par l'arrivée au pouvoir des mollahs) et de la rupture linguistique : la prononciation du prénom Kimiâ, qui mute avec l'exil, devient un nouveau marqueur d'Altérité : « Bientôt, mon prénom ne sera plus prononcé de la même manière, le "â" final deviendra "a" dans les bouches occidentales, se fermant pour toujours. Bientôt, je serai une "désorientale" » (*Ibid.*: 40). En miroir, l'accent de la narratrice est rapidement repéré par ses interlocuteurs français : « "T'as un accent, tu viens d'où ?" *Merde, ça recommence.* "Iran, murmurai-je alors, craintive et fataliste... - Ah..." » (*Ibid.*: 119). Kimiâ échappe à cette interaction doublement problématique par le silence, un silence qui, écrite-elle, « transformait mon étrangeté en mystère » (*ibid.*: 120). Mais ce silence contraint devient une agonie de l'identité : « tandis que ma séduction factice grandissait, ma voix s'enfonçait dans ma gorge comme dans un tombeau » (*Ibid.*: 120).

Fractures familiales et génériques

Ainsi que l'a montré C. Douzou, « l'identité est une préoccupation centrale et tous les thèmes qui peuvent lui être agrégés comme celui de l'autofiction, de la normalité, des liens de famille » (Douzou 2012:109). La famille constitue en effet un autre lieu où se déploient tensions et oppositions, souvent sur le mode spéculaire : se dessine dans le texte de Bouraoui une logique binaire où les parents représentent les deux cultures, les deux pays. La narratrice s'identifie majoritairement à son père, dont elle rêve d'emprunter les « chaussures » pour pouvoir voyager (Djavadi *op. cit.* : 53). Dans le roman de Djavadi, les parents de Kimiâ incarnent des modèles génériques, ce qui donne lieu à de longs développements ; car Kimiâ s'identifie elle aussi à son père, Darius Sadr, rejetant explicitement la sphère dite « féminine » représentée par sa mère, ses sœurs et ses camarades de classe :

Sara m'éleva comme elle avait élevé Leïli et Mina⁸. Elle me mit des jupes et des barrettes dans les cheveux. Elle aligna au-dessus de mon lit les poupées héritées de mes sœurs, me lit la série des *Martine*⁹ (en persan et en français).

Contrairement à Darius.

Dès que j'ai dû marcher et parler, celui-ci agit avec moi comme il l'aurait fait avec son fils imaginaire. Il m'emmena avec lui faire des courses, me promena sur ses épaules... Plus tard, comme j'étais plus robuste que mes sœurs, il me demanda de l'aider à mettre les valises dans le coffre, ranger ses dossiers dans la bibliothèque, laver la voiture. Flattée et heureuse qu'il m'incluse dans sa vie et m'accorde cette attention singulière, je faisais exactement ce qu'il voulait. (*Ibid.*: 167).

Cette problématique de genre participe de « l'ouverture du sujet à sa propre altérité » (Gontard cité dans Nedeltcheva-Bellafante 2017: 39). Cette exploration prend forme dans des détails concrets, signes de masculinité que les deux narratrices s'approprient : la « barbichette » pour Nina (« Nina, un garçon manqué. Nina, une fille ratée. Nina, à force, il te poussera un zizi. Ou une barbichette » – Bouraoui *op. cit.*: 111), à quoi fait écho la scène du rasage décrit par Djavadi :

Comme je ne l'écoutais pas vraiment, je l'observais avec envie manier le blaireau et le rasoir¹⁰, essayant d'enregistrer la technique pour m'en servir quand je serais grande. Nous voilà sans préambule face à la grande schizophrénie muette au creux de laquelle se déroula mon enfance. En résumé, et avant d'autres développements ultérieurs, je savais que j'étais une fille, mais j'étais sûre qu'en grandissant je deviendrais non pas une femme, mais un homme. (Djavadi *op. Cit.*: 167).

Les ruptures naissent ici de la non-correspondance entre le genre officiel et le genre vécu, dichotomie mise en mots par la grand-mère de Kimiâ : « Kimiâ est une fille, certes, mais une fille en apparence. À l'intérieur Kimiâ est un garçon... » (*Ibid.*: 298). Les deux héroïnes (autobiographique pour Bouraoui, en partie fictionnelle chez Djavadi) se trouvent définies comme « Autres » de manière double, du point de vue du genre comme de la nationalité : « Tous les matins je vérifie mon identité.

⁸ Ce sont les sœurs de Kimiâ.

⁹ Une série d'albums racontant la vie traditionnelle d'une petite fille française, dans les années 1960.

¹⁰ Il s'agit de Darius Sadr, le père de Kimiâ.

J'ai quatre problèmes. Française ? Algérienne ? Fille ? Garçon ? » (Bouraoui *op. cit.*: 167).¹¹ Cet énoncé génère une superposition des altérités – genre/langue/lieu : effets spéculaires remarquables dans les deux textes, qui ont comme points de convergence les concepts d'identité/altérité et leurs mises en forme dans les déchirures et le chaos.

Traverser le chaos

L'écriture est le vecteur permettant de donner un sens, par une mise en forme ou des catégories. Selon nous, le fait même d'associer ces différents types d'altérités (genre/culture/pays/langue), ce qui est loin d'aller de soi, est une façon de structurer un réel fait de ruptures et de déchirements : l'effet-miroir entre ces plusieurs types d'altérités constitue un outil, non de compréhension, mais de saisie et d'appropriation d'un monde par essence clivé, et ce pour les deux auteures. Le projet autobiographique ne vise-t-il pas à donner du sens à l'éparpillement ?

Les deux mises en forme semblent le confirmer : c'est un fait bien connu (et nous l'avons constaté *supra*), le style de N. Bouraoui implique insistance et ressassement, retour sur les concepts et énoncés à visée ontologique, portés souvent par des phrases courtes et/ou nominales¹², qu'elle combine et juxtapose à l'envi... L'écriture de Djavadi s'inscrit, elle, dans une démarche qu'on pourrait qualifier d'extensive. Ce projet est exposé dans les toutes premières pages du roman : « Tout ce que je sais c'est que ces pages ne seront pas linéaires » (Djavadi *op. cit.*: 10). La narratrice prend explicitement acte de la confusion du réel et des multiples failles et ruptures qui caractérisent son vécu et les confie à la mémoire et à l'écriture :

La mémoire sélectionne, élimine, exagère, minimise, glorifie, dénigre. Elle façonne sa propre version des événements, livre sa propre réalité. Hétérogène, mais cohérente. Imparfaite, mais sincère. Quoi qu'il en soit, la mienne charrie tant d'histoires, de mensonges, de langues, d'illusions, de vies rythmée par des exils et des morts, des morts et des exils, que je ne sais pas trop comment en démêler les fils. (*Ibid.*: 10).

¹¹ Formule reprise par Ann-Sofie Persson en épigraphe de son article cité *supra*.

¹² « Qui suis-je ? Je traverse ainsi le jardin, ses voix, ses visages que je ne connais pas. Que je n'identifie pas. Leurs prénoms. Marion. Olivier. Rémi. Si différents de mon prénom. Si simples à prononcer. Qui s'appelle Yasmina, ici ? Qui ? » (Bouraoui *op. cit.*: 146).

Le jeu avec la profusion qui s'installe alors, tant sur le plan diégétique que de la narration¹³ est sans doute une manière de dépasser (en le concurrençant?) le chaos du vécu :

Je me réinventais au gré de mes humeurs, de l'intensité de la lumière ou des verres de bière avalés, m'étonnant de constater à quel point un même individu peut être envisagé différemment selon l'histoire dans laquelle il décide de s'inscrire. Je suis devenue brésilienne et argentine, mais aussi hongroise, tadjik ou franco-vietnamienne. Comme Oncle Numéro 2, je découvrais qu'une dose de fiction rendrait le réel plus supportable. (*Ibid.*: 288).

Cette mise en abyme narrative dans laquelle le personnage génère des identités multiples et fantaisistes confirme le défi lancé par la narratrice à l'incohérence du réel vécu.

Le projet d'écriture de Djavadi se réalise donc par la profusion et la diversité. De nombreuses pages relèvent d'un champ encyclopédique/historique foisonnant : c'est le cas des détours analeptiques explorant l'histoire de la famille Sadr. Sur un axe horizontal, les passages largement fictionnels consacrés aux destinées des oncles, cousins et cousines de cette famille constituent une exploration qui semble répondre en miroir au parcours individuel de Kimiâ devenue adulte – extensif, dans le sens où elle pousse les limites de son existence et de son être : transformations physiques, translations géographiques (de Paris à la Belgique et aux Pays-Bas), aventures amicales ou amoureuses (avec des hommes et des femmes). Il est d'ailleurs significatif que ces épisodes de la vie de Kimiâ relèvent majoritairement du fictionnel, et s'éloignent de la biographie de Djavadi¹⁴. Ces extensions hors du vécu biographique sont autant d'actes multidirectionnels qui semblent avoir pour but d'« épuiser le réel ».

Conclusion

Traversant le chaos des identités, Bouraoui fait rendre gorge au réel par une forme de harcèlement scripturaire qui l'épuise dans la répétition. Cette quête demeure dans le champ autobiographique, redoublé, pourrait-

¹³ Il serait intéressant à cet égard de mettre à l'épreuve sur le récit de Djavadi l'hypothèse formulée par Anne Roche quant à l'influence des structures narratives « venues d'ailleurs » (Roche *op. cit.*: 239). En effet, Djavadi se réfère à plusieurs reprises à la narration des *Mille et une nuits*, bien connues du monde occidental.

¹⁴ En particulier, l'arrivée en Belgique et les tâtonnements des débuts dans la vie professionnelle.

on dire, par ce principe de ressassement stylistique. C'est davantage en utilisant les possibilités narratives offertes par la présence de son double fictionnel Kimiâ (qu'elle va projeter dans des situations diverses) que Djavadi multiplie les explorations extérieures, exploitant au maximum la logique de la profusion et donc des altérités.

REFERENCES

- Bouraoui 2000:** Bouraoui, Nina. *Garçon manqué*, Paris: Stock, 2000.
- Djavadi 2016:** Djavadi, Négar. *Désorientale*, Paris: éditions Liana Lévi, 2016.
- Douzou 2012:** Douzou, Catherine. « La « légion étrangère » du roman français de la décennie ». // Bruno Blanckeman et Barbara Havercroft (dir.). *Narrations d'un nouveau siècle, romans et récits français*. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle, 2012, p. 105-115.
- Ette 2010:** Ette, Ottmar. « Amin Maalouf, l'exil et les littératures sans résidence fixe ». // Jean-Pierre Morel, Wolfgang Asholt, Georges-Arthur Goldschmidt (dir.), *Dans le dehors du monde, Exils d'écrivains et d'artistes au XX^e siècle*, Actes du Colloque de Cerisy, 14-21 août 2006. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle, 2010, p. 309-327.
- Morel 2010:** Morel, Jean-Pierre, « Penser l'exil, écrire l'exil ». // Jean-Pierre Morel, Wolfgang Asholt, Georges-Arthur Goldschmidt (dir.), *Dans le dehors du monde, Exils d'écrivains et d'artistes au XX^e siècle*, Actes du Colloque de Cerisy, 14-21 août 2006. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle, 2010, p. 11-20.
- Nedeltcheva-Bellafante 2017:** Nedeltcheva-Bellafante, Zlatorossa. *La voix narrative à la recherche de son identité : Nina Bouraoui et Marie Redonnet*. Plovdiv: Presses universitaires « Paissii Hilendarski », 2017.
- Persson 2010:** Persson, Ann-Sofie. « Pluralité et fragmentation dans *Garçon manqué* de Nina Bouraoui ». // Natalie Edwards, Christopher Hogarth, ed., *This "Self" Which Is Not One: Women's Life Writing in French*. Newcastle upon Tyne: Cambridge Scholars Publishing, 2010, p. 15-34.
- Roche 2010:** Roche, Anne. « "La chance de l'exil" : les littératures postcoloniales ». // Jean-Pierre Morel, Wolfgang Asholt, Georges-Arthur Goldschmidt (dir.), *Dans le dehors du monde, Exils d'écrivains et d'artistes au XX^e siècle*, Actes du Colloque de Cerisy, 14-21 août 2006. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle, 2010, p. 229-241.